

ROCK & FOLK

GARBAGE POP PUR FRUIT / MACY GRAY DIVINE DIVA / ECHO & THE BUNNYMEN
DISCORAMA / MERCURY REV LE RETOUR / RYAN ADAMS ENFANT DU FOLK
AIR EN TOURNEE US / SERBENT GARCIA CUBA LIBRE / MDAM ST GERMAIN

L 9766 - 410 - 29,00 F

N°410 / 29 F / MENSUEL
OCTOBRE 2001



ABONNEMENT 2001 FR - SUISSE 0,25 FR
CANADA \$ 0,99 - TVA - BAS 2001 FR

NOIR DESIR :
ARRETEZ LA MACHINE !



LE BOULEVERSANT
TESTAMENT DE

BOB DYLAN

INTERVIEW EXCLUSIVE



En couverture



De gauche à droite :
Denis Barthe (batterie),
Serge Teyssot-Gay (guitare),
Bertrand Cantat (chant)
et Jean-Paul Roy (basse).

**“On n’est pas censé connaître
L’ARRIVÉE au moment du DÉPART”**

NOIR DÉSIR

Noir Désir soutient José Bové et se retrouve soudain à enregistrer pour Jean-Marie Messier. Vous avez dit contradictoire ? A l’occasion de la sortie de son nouvel album “Des Visages Des Figures” (disques Barclay), le groupe préféré des lecteurs de Rock&Folk s’explique libéralement : *“Notre objectif reste une indépendance artistique à cent mille pour cent.”* Dont acte.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE ★ PHOTOS JC POLIEN

“C’est l’agression qui fait fonctionner un bon groupe de rock’n’roll. A l’évidence, si on fait semblant, on usine de la daube. Les gens de la haute peuvent pas comprendre ce concept. Mais voilà : comment le système capitaliste peut-il encourager la formation de groupes de rock’n’roll et s’attendre à ce que ces groupes remplissent la fonction de rebelles officiels ? Tout cela ne marchera plus très longtemps. Un système qui encourage le délire des uns pendant que les autres sont objectivement en prison rend tout le monde fou. Je ne coopérerai plus.”
Sur ces mots, Dee Dee Ramone plaque son groupe en 1992.

Cochant cette phrase, on se dit qu’elle va rudement donner à penser aux lecteurs de Rock&Folk. Dans la radio des vacances, Noir Désir continue à distiller un refrain entêtant, porté par la petite guitare de Manu Chao, à cent lieues de la folie métallique des derniers disques. Et puis on rentre à Paris et le Noir Désir est sous la porte, entre les impôts et les cartes postales du Tibet. Pour beaucoup de gens, “Des Visages et Des Figures” sera déconcertant. Pour nous, c’est exactement le disque que devait faire un groupe vieux de vingt ans qui a décidé de rester soudé face au monde réel. Parce qu’ils ont été de tous les combats, de toutes les révoltes de l’intelligence, parce qu’ils ont adopté une conduite totalement exemplaire en publiant des disques miraculeux, les Noir Désir sont les héros absolus de beaucoup de lecteurs de ce journal. Il fallait donc les rencontrer fin août, dans cet appartement de Montmartre. Un groupe au complet qui arrive à l’heure dite, le jour prévu. Ils se répartissent en arc de cercle autour de l’intervieweur à qui il faudra une séance de 80 minutes pour renouer l’écheveau et comprendre ce qui est arrivé à Noir Désir.

Rock&Folk : Revenons sur la genèse de ce disque. Comment ça s'est passé, concrètement ?

Denis : Ça commence par : *est-ce qu'on fait un nouvel album ?* Au départ.

R&F : Le groupe a-t-il été dissous sans que personne ne le sache ?

Bertrand : Le groupe est systématiquement dissous à la fin de chaque cycle, on n'a même plus besoin de s'engueuler. Il y a un processus de désagrégation. On ne s'affole plus, on laisse vivre et on attend une envie commune.

R&F : Vous vous téléphonez, parfois ?

Tous : Ça oui.

Jean-Paul : On passe tellement de temps à tout faire ensemble...

R&F : Quelles sont vos activités ?

Bertrand : Quand Noir Désir n'existe plus, on se ressource, on refait sa bosse, on retrace en profondeur. On n'est pas censé connaître l'arrivée au moment du départ. Personne n'est sur des pistes tracées. Il faut laisser du temps, il y a des voyages à faire, d'autres choses à voir.

Denis : Jean-Paul et moi, on joue tous les deux, pour ne pas rouiller.

L'usine à gaz

Bertrand : On se recroise par-ci, par-là, on rediscute... Puis on a décidé de faire une réunion avec les instruments. Ça devait être acoustique au départ, on s'est retrouvés avec une tonne de matos (*rires*), toute l'usine à gaz, parce qu'on a eu envie de tout essayer. Pour déplacer le contexte, on est partis au Maroc, un pays qu'aucun d'entre nous ne connaissait. Là, l'intérêt était de jouer, de tâtonner, de tchatcher. Ça, c'était le premier déclencheur, simplement pour voir si ça valait le pèf.

R&F : Et si ça ne l'avait pas valu ?

Bertrand : Moi, sincèrement, à la fin du Maroc, je n'étais pas sûr. Tout le monde m'a dit que j'étais fou (*rires*). Quelque part, ils avaient raison. Mais auparavant, il fallait gratter plein de trucs. Et explorer, en n'ayant pas peur de revenir sur nos pas, de se viander. Une vraie liberté.

R&F : Ensuite ?

Jean-Paul : On est partis faire des maquettes, et puis ces maquettes se sont trouvées tellement abouties que cinq d'entre elles figurent telles quelles sur l'album final.

Sergio : Si on compte toutes les périodes, il y en a eu treize. Treize expériences de quinze jours à trois semaines.

Bertrand : Alors là, on vit en autarcie, à huis clos. On pose des histoires et c'est libre. On pourrait jouer plus carré, rentrer en studio, en sortir avec un disque. Là, ça s'est passé sur plein de périodes et on a laissé évoluer lentement.

R&F : Pour beaucoup de gens, votre meilleur album reste "Tostaky"...

Bertrand : Bien sûr qu'on ne renie pas ce disque. Simplement on n'en fait pas deux comme ça, encore moins trois...

R&F : Ce nouveau disque va surprendre. Où est l'agression ?

Bertrand : On a eu l'impression qu'elle touchait à sa fin avec l'album précédent. Sur "666.667 Club", il y avait des velléités d'approcher des choses qui étaient en nous. Mais on n'avait pas le temps. Donc cette fois, le mot d'ordre était : *ne pas se laisser aller juste sur ce qu'on sait faire*. Donc contrer les vieux réflexes. Parfois on se tapait sur les doigts : non, on sait faire, stop. Franchement, on était tous d'accord. Si on refaisait un autre disque de rock à la Noir Désir, on perdrait l'excitation, on préférerait ne pas le sortir.

R&F : Cette réflexion vous a-t-elle été inspirée par l'exemple de Radiohead ?

Bertrand : Beaucoup de choses de toutes sortes nous ont touchés, aidés à comprendre. Les artistes, les gens libres, ça existe. Dont Radiohead, oui. On sent qu'il y a une recherche et puis advenue que pourra. Ce disque correspond à la vérité de notre moment. Notre vérité de maintenant, ce n'est peut-être pas celle d'il y a quatre ans. Arrêtons les foutaises. Notre vérité se déplace avec nous. Il s'agit seulement d'aller la chercher. Du coup, on a eu de drôles de moments.

Denis : On a eu des quinzaines de plat, de temps mort.

Bertrand : La chose qu'on recherche est là. On en a la prescience. Où veut-on aller ? Ce n'est pas définissable. Donc, fini le deux, trois, quatre on enregistre. Ce n'est plus la même histoire. Et il peut y avoir découragement...



R&F : Normalement, il y a un producteur pour jauger tout cela...

Bertrand : En France, on travaille avec l'ingénieur Jean Lamoot. Lui se fond dans l'histoire, il n'est pas dirigeant. Puis une autre partie des morceaux se fait à New York, et là il y avait, à notre demande, un recadrage de Nick Sansano qui a bien compris cette autre recherche et l'a joué à l'instinct.

Personne n'est heureux

R&F : Ce qui a énormément changé sur ce disque, c'est la voix.

Bertrand : Je savais chanter comme ça depuis longtemps, mais il n'y avait aucune façon de l'exprimer... J'ai osé. Je suis davantage à poil. Dans le rock, on a longtemps eu ce fantasme : noyer la voix dans les instruments. Mais nous, on a vu Nirvana à Reading, c'était hallucinant à quel point la voix était devant. Mon exemple en la matière, c'est "Search And Destroy" des Stooges. C'est délirant. Pour moi, ce morceau est la parfaite merveille rock'n'roll. Ecoute bien le mix... La voix est loin devant et c'est totalement réussi.

R&F : Quand on écoute le dernier morceau, 23 minutes intitulées "L'Europe", on se dit que vous jammesz...

Jean-Paul : "L'Europe" n'est pas une jam mais, à la base effectivement, il y a trois heures et demie de délire sur 64 pistes... Il y avait énormément de montages et de mix possibles, tu vois le truc...

“Plutôt vivre dans le PARADOXE que vivre comme des chiens”



Bertrand : Là, on s'est éclaté. C'est un peu le dérapage total qu'on ne réussit plus à contrôler et puis, à la fin, on monte, on édite, on fait des re-re. C'est un morceau à étages, avec des choses qui, à chaque couche successive, disparaissent. A l'arrivée, on est contents.

R&F : Jouerez-vous ce titre sur scène ?

Sergio : Pourquoi pas ? On ne sait pas... Il est arrivé que des versions de "Helter Skelter" ou "I Want You" dépassent le quart d'heure...

Bertrand : Sauf qu'on le fait plus facilement sur des choses qui ne sont pas à nous. Quand on destroye les Beatles, on destroye des choses pas inconnues.

Sergio : Au Bol d'Or, on a fait une version de "Pyromane" qui a dépassé la demi-heure... C'était de la pure télépathie.

Bertrand : Globalement, tout groupe cherche ce niveau d'extase, mot fort, ce moment où le vaisseau spatial décolle. Attention : dès qu'on cherche systématiquement cela, c'est perdu, faut pas rêver.

R&F : Sur "L'Europe", vous chantez : "De toute façon il faut avancer/ Logique implacable". C'était votre façon de pousser une dernière gueulante avant l'euro ?

Bertrand : Sous couvert de plus grande liberté, il y a un vrai sentiment d'emprisonnement qui n'est pas que le nôtre.

R&F : Personne n'est heureux...

Bertrand : Oui, c'est extraordinaire d'ailleurs, on a tout, on fantasme sur Internet, mais si on ne résiste pas, on n'a tout simplement pas le temps

de respirer. Donc on perd son souffle, son identité, son esprit. Il faut des mouvements contraires, absolument. Et ce qu'on nous fait disparaître, ce n'est pas le caractère récurrent du guerrier, puisqu'il s'agit d'aller créer des conditions de déséquilibre invivables qui vont engendrer des guerres. A un moment, ça ne va plus coller.

R&F : Et puis ce qu'on nous propose... Le choix entre Jospin et Chirac...

Bertrand : Il ne faut rien attendre d'en haut. Il faut faire soi-même. J'aime bien cette formule : *penser global, agir local*. C'est pas con...

Denis : On a vu Jospin au concert de Björk hier soir. Il va nous faire croire qu'il écoute Björk en boucle chez lui ?

Bertrand : C'est à mourir de rire. Ils décoorent Björk de l'ordre du mérite. Pourquoi pas ? Peut-être qu'elle a sauvé la France, la chanteuse, va savoir ? On aimerait lui poser la question, j'aurais peur qu'elle se fâche (*rires*). Non, sous peu il va falloir foutre un grand coup de pied dans la fourmilière. La réalité paraît terne parce qu'il n'y a pas de grand souffle. On n'est plus dans le Front Populaire ni dans les années 60. Donc on sent que c'est plus dur de s'arracher du sol. Pour nous, ce n'est pas comme ça qu'on va entrer dans le fameux monde des étoiles. Il s'agit d'une recherche poétique. En fait, le chemin tracé est technique, mais ce qu'on nous propose c'est du rêve calibré...

Denis : Et payant !

Bertrand : Cela dit, nos disques ne sont pas gratuits. On n'a pas tout résolu non plus. Mais on a l'impression qu'il y a deux mondes : celui des décideurs et celui des cloportes. Des mondes coupés, et ça c'est méprisant. Si on ne résiste pas, on est vraiment de la merde. Il faut résister, tout le temps. Poser les questions. Regarde ce qui se passe avec la mondialisation : on nous dit qu'il va falloir arrêter de résister et critiquer pour entrer dans une phase de proposition. Donc, mettre les mains dans une représentation politique qui va concourir pour le pouvoir...

R&F : Afin d'élire le grand chef anarchiste numéro un (rire général)...

Bertrand : Oui ! Et ce n'est pas possible. Un paradoxe de plus. Allons, plutôt vivre dans le paradoxe que vivre comme des chiens.

R&F : Sergio, l'écriture de Bertrand a-t-elle changé depuis l'album précédent ?

Sergio (*long silence*) : Je trouve que c'est plus aéré qu'avant. Et c'est toujours aussi beau et poétique. On peut y voir des choses pour soi ou, à l'inverse, pour un ensemble.

R&F : Discutez-vous ses textes ?

Sergio : Une fois qu'ils sont écrits, je lui dis ce que j'en pense, ou ce que ça me fait. On les découvre toujours finis... On ne les discute pas, ces textes. Ça n'arrive jamais. Sinon il n'y a pas de règle. Parfois Bertrand part écrire sur nos idées musicales, d'autre fois sur des idées à lui. Il y a des cas de figure où l'idée musicale est là, et Bertrand attend de voir comment on réagit pour finaliser l'histoire. Pour "Son Style 2", il est venu avec un texte sans structure ni accord, sans grille, rien. On a improvisé, pur live pendant trois heures. Et puis en une prise, c'était là.

Bertrand : A côté de ça, je peux apporter des chansons très structurées. "Bouquet De Nerfs" est partie d'une ambiance de guitare et j'ai écrit dedans.

Monsieur Messier

R&F : Sur un titre, Manu Chao à la guitare. C'est pour enterrer les rumeurs de rivalité Mano Negra/ Noir Désir ?

Bertrand : Il n'y a jamais eu de querelles. On a toujours été potes. Non, et puis on était en train de mixer ce titre au studio Ferber quand Manu a déboulé. Il avait deux minutes, il a pris sa guitare...

R&F : Manu Chao soutient Attac. Clairement, Noir Désir est un groupe anti-mondialisation puisque vous êtes allés jouer à Millau pour soutenir José Bové... Et là, vous vous retrouvez sur Universal, enregistrant pour la multinationale du loisir...

Bertrand : Absolument.

R&F : Qu'est-ce que ça vous fait de vous retrouver à travailler pour monsieur Messier ?

Bertrand : On en a parlé ce matin, on en parle tout le temps, je fais chier le monde entier avec ça. Là, on est bel et bien au bout de la contradiction. On est en plein dans quelque chose qui n'est pas spécialement notre apanage. Sauf que nous, étant donné notre philosophie et comment on la défend, on nous pose la question...

R&F : A l'évidence, personne ne parlera de ça à Johnny Hallyday.

Bertrand : Personne ! Pour Johnny, c'est évident, et il y en a pas mal d'autres qu'on n'emmerdera pas avec ça. Pour nous, il y a là une contradiction qu'il va falloir éclaircir.

R&F : C'est l'affaire Courtney Love aux USA. Elle dit avoir signé avec David Geffen et ne pas vouloir enregistrer pour les dirigeants d'Universal. Elle se bat devant les tribunaux pour récupérer son contrat.

Bertrand : On n'est pas maîtres de ce système de poupées russes, de cette globalisation. Nous avons été signés sur Barclay par Philippe Constantin. Barclay a été racheté par PolyGram, donc sous domination Philips. Jusqu'à présent, on tenait notre histoire. Là, en un an et demi, Seagram, une boîte de vins et spiritueux, nous rachète puis Vivendi. On ne maîtrise rien, que dalle ! Nous, à notre échelon et par rapport à Barclay, on peut encore parler. Mais si des trucs tombent d'en haut au nom des graphiques, si ça va trop loin, moi je le dis, on ne pourra pas continuer. Pour l'instant, on observe. Tant qu'on peut s'exprimer sans entrer dans les fadaïses, c'est faisable. Pour l'instant, nos interlocuteurs restent les mêmes. Attention, ça cache quelque chose aussi ! Regarde nos potes de 16 Horsepower, paf, ils ont sauté, du jour au lendemain.

R&F : Ils ne faisaient pas le chiffre...

Bertrand : On est en pleine mélasse. La boucle est bouclée, on ne peut plus sortir du cercle. C'est orwellien, comme situation.

Denis : On a déjà connu quatre P-DG avant Pascal Nègre...

Bertrand : Symboliquement, ce qui se passe là est complètement dingue. Quand on s'arrête dessus, putain !

R&F : Encore une fois, on n'est pas persuadés que les artistes Virgin ou Sony soient mieux lotis.

Bertrand : Non, mais ça se voit moins. Les 28 et 29, on va à Toulouse avec Manu Chao, la bande de Zebda et les Têtes Raïdes. On sait d'où on vient, ce qu'on fait. On ne va pas célébrer les multinationales mais jouer contre. Sauf qu'on en fait tous partie. Voilà, on n'est pas hors de la société.

R&F : Si on devait résumer votre nouvelle option, on pourrait dire qu'après divers hommages à Brel, Bashung, Ferré sur ce disque, vous vous dirigez vers une option très chanson française rencontre Sonic Youth...

Bertrand : Depuis toujours c'est un peu ça. On rencontre beaucoup de choses qui ne se voient pas immédiatement. Notre musique reflète nos vies et nous ne sommes pas d'une génération qui reçoit uniquement le truc des Anglo-Saxons, se laissant emporter là-dedans. Oui, c'était plus fort que la variété française et ça nous a bien fait tripper. Mais il n'y a pas que ça...

R&F : Le rock'n'roll existe encore.

Bertrand : Oui, et qu'est-ce qu'on a pu avoir comme sensations en le faisant ou en voyant des copains le faire... Même en yaourt ! Le groupe de rock qui décolle, c'est fantastique, c'est une magie, une spirale, ça ne doit rien à personne, c'est hors signifiant et signifié. Cette fois, on a voulu rééquilibrer.

R&F : Le groupe qui a composé "Les Sombres Héros De La Mer", aujourd'hui, vous le considérez comment ? Il vous embarrasse ?

Tous : Non, absolument pas.

Bertrand : On ne ferait plus ça comme ça.

Denis : Il arrive qu'on joue le morceau sur scène...

Bertrand : On donnait un concert à la prison Saint-Paul de Lyon, les mecs nous l'ont réclamé. Putain, on ne savait même plus le jouer. On a révisé sur scène, là, devant eux et puis on leur a balancé. On avait envie de leur échanger un peu de vie, quelque chose. C'est une chanson qu'on a virée à l'époque pour qu'elle ne nous aspire pas vers un truc qui ne nous représentait pas. Aujourd'hui on peut la jouer.

R&F : Quand vous dites ne pas savoir si vous allez tourner, vous n'êtes pas sérieux...

Tous : Non ! Jamais (rires).

Bertrand : Si on part, il faut que ça trimalle un risque artistique, plein de choses périphériques, une réflexion, un combat, des échanges avec d'autres musiciens. On n'est pas là pour reproduire une mécanique. Ce qu'on constate dans la scène rock actuelle, c'est que les gens sont moins complexés.

"Il faut organiser des points de RÉSISTANCE partout, à tous les étages. Pour rester dignes"

Là où ça peut devenir problématique, sans faire d'analogies avec le fascisme pur, c'est que "c'est toujours plus haut que le Conte se rend"...

R&F : A la télévision, c'est une attitude différente. Personne ne veut déplaier au nouveau maître... Donc tout le monde s'autocensure.

Bertrand : Il y a des lâchetés quotidiennes énormes. Il faut organiser des points de résistance partout, à tous les étages. Pour rester dignes. Pour nous, notre objectif reste une indépendance artistique à cent mille pour cent. Deuxièmement, on ne fera que ce qu'on veut. Mais là où on ne peut pas déroger complètement, c'est que, comme on a été racheté par Universal, on a le putain de logo sur les disques. Donc on se bat bec et ongles pour les empêcher de mettre leur logo sur nos pubs télé, mais le truc existe, récurrent. Donc pas de relâchement possible, pas question de s'en foutre. Bien sûr, celui qui n'a pas d'éthique peut se vautrer là-dedans.

Même en yaourt

R&F : Comment ça va se passer sur scène ?

Bertrand : On est en train de réfléchir. On ne sait même pas si on va tourner, mais il va falloir ouvrir notre musique. Et là aussi c'est excitant. A tout moment, on peut balancer la sauce basse/ batterie/ guitare/ chant et, à côté de ça, on va explorer, donc guitare acoustique, samples, instruments à vent. Tout cela, pour nous, ce sera notre manière de lutter contre l'uniformisation : prendre des risques.

R&F : Cet été Air tournait aux USA. Vous avez envie de vous frotter aux Américains ?

Bertrand : On n'a pas de fantasme particulier sur les Anglo-Saxons. Je ne sais pas ce qui pourrait les intéresser, les exciter alors qu'ils ne comprennent pas nos textes, que notre musique n'a rien d'une carte postale parisienne colorée. Tout est possible, mais on aimerait plutôt jouer ailleurs. Nous, notre fantasme serait plutôt de jouer en Chine, de vivre des choses nouvelles...

Attention, ce n'est pas gagné. On a vu des trucs superbes s'user parce que trop petits pour vivre, pas de débouchés, l'énergie s'en va, la trentaine arrive... Mais bon, c'est vrai, les groupes sont moins chapelle, ils ont une vision plus intelligente.

R&F : Conduons. Le nouveau Noir Désir est énorme, puissant, chercheur. Sauf qu'il n'est pas joyeux.

Bertrand : Il ne peut pas. A cause de cette fichue époque. Epoque qui ne me rend pas joyeux, non. Notre lucidité ne nous mène pas au yop la boom. Trop d'amaques, trop de désillusions, trop de dissolution des éthiques. Tout pourrait devenir vraiment passionnant, seulement voilà, ce n'est pas le cas. Il n'y a même plus cette perspective des lendemains qui chantent. On en est là. Même à nos âges, on a déjà vu les choses passer, changer. Notre musique est plus lourde, c'est un peu moins laver l'affront dans la baston.

R&F : A une époque, vous avez été justement célèbres pour avoir refusé toutes les télé. Quelle est votre position là-dessus aujourd'hui ?

Bertrand : La télé coupe beaucoup d'ondes émotionnelles. De temps en temps, quelque chose peut passer... Mais le plus souvent, on assiste à de l'émotion spectacle. Parce que l'émotion, la télé sait s'en servir... Faire une télé ? Pourquoi pas. Mais pour parler de choses qui nous passionnent, conduire un débat, avoir la parole libre, surtout ça, oui. Regarde le grand fantasme de la Mano. En Argentine, lors d'une émission, Tom avait pété les câbles en direct. Il s'était levé, et gueulé : "Arrêtez cette mascarade, cassez vos télé, allez-y !" Cette image-là est devenue un must télévisuel absolu. Toutes les télé argentines, tous les zappings internationaux l'ont reprise. Oui, c'était génial, spectaculaire, émouvant, un mec qui pète un plateau télé, quoi de plus télévisuel, à la limite ? Debord ne s'était pas gouré, la citadelle est bien construite... ★

RECUEILLI PAR PHILIPPE MANŒUVRE
CD "Des Visages Des Figures" (Barclay/ Universal)

SLIPKNOT

"Iowa"

ROADRUNNER

C'est peu de dire qu'il était attendu, ce deuxième album des fêlés de Des Moines (Iowa) : au tournant par ceux (de plus en plus minoritaires) qui les détestent, religieusement par les autres qui les adulent. Car Slipknot ne laisse quasiment personne indifférent dans le monde du metal : depuis Kiss il y a vingt-cinq ans, aucun groupe n'a à ce point divisé les kids au chapitre est-ce de la musique ou seulement du cirque ? "Iowa" répond à cette cruciale question en enfonçant le nez dans leurs excréments : Slipknot est un groupe, un vrai, et peut-être même un grand. C'est bien simple : il n'y a rien à jeter dans ce disque dont



les très rares baisses de régime (la 7 et la 8) permettent tout juste à celui qui le prend en pleine poire — on ne peut plus parler d'écoute, dans ce cadre d'agression systématique — de reprendre son souffle. Surpuissant dosage de death (à 70 %) et de black (à 15 %), assaisonné d'influences indus (10 %, juste ce qu'il faut), voire d'un zeste de grindcore ou de thrash à l'ancienne, le metal de Slipknot réussit à être tout ce qu'il y a d'actuel sans céder à aucun effet de mode, à être new sans jamais (ou presque) sonner néo. La production est impeccable, permettant l'accès immédiat de "People = Shit", "Everything Ends" ou "Heretic Anthem" à la cervelle de l'auditeur, réduite en compote par un univers sonore malsain où tout conspire à lui nuire. Nater, puisqu'il reste un peu de place : pochette et livret sont splendides et c'est un plaisir que de pouvoir suivre les paroles en prêtant l'oreille aux éruptions de Corey Taylor, un vrai enragé.

SCOTT BEAUMONT



GARBAGE

"Beautiful Garbage"

PIRE

Belle anomalie sur les rails depuis 1995, le quatuor emmené par Shirley Manson et Butch Vig dévoile aujourd'hui son jardin secret. Après un tour d'horizon dans sa nouvelle maison de disques, on constate qu'il flotte après écoute un effluve électrique de carton assuré. Posés comme autant d'appétissantes sucreries, les singles à la pelle s'avalent sans écoeurément, ni arrière-pensée. Plus concis et moins boursoufflé que le précédent "Version 2.0", loin d'être prévisible ou de s'em mêler les pinceaux façon cap du délicat troisième album, Garbage souffle, sans arrêt ni tergiversation, le chaud et le froid et parvient à fasciner. Enregistrées dans les brumes de Madison (là où John Carpenter réalisa "Fog"), les chansons de "Beautiful Garbage" subliment un éphémère fantomatique avec une efficacité maximale. Humanisées et sans fausse naïveté, elles brillent dans le noir et n'ont rien à voir avec les débris laissés par les All Saints et autres produits périmés dès ouverture. Honnêtes et simples en surface, les titres exhibés évoquent sans rougir les Ronettes, Kinks ou Blondie. Sous l'amas de bouts de



ficelles et de ferrailles, Shirley Manson se met à nu à la force du poignet, avant d'indiquer la marche à suivre en faisant preuve d'un foutu caractère anti-intellectualisation. Constantement aux services de la chanson, les trois autres derrière savent toujours mettre les doigts sur les bons jouets et être aussi omniprésents que discrets. Variée et colorée, pop du début à la fin, la formule ne souffre d'aucun problème d'inspiration ou de véritable équivalent contemporain. C'est du jali.

VINCENT HANON

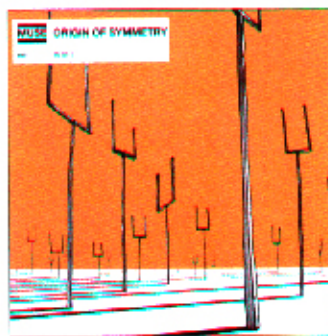


MUSE

"Origin Of Symmetry"

LABYRINTHE

Sur l'échelle de Richter, "Showbiz" avait été une intense secousse et l'on imaginait que le second album peinerait à reproduire ou à étendre l'onde de choc. Toujours en retrait, d'un pas au moins, derrière Radiohead que le chant de Matthew Bellamy évoque toujours aussi lourdement, Muse est logiquement passé de "The Bends" à "OK Computer" et entoure désormais ses chansons de cadres foisonnants et de sonorités brumeuses, parcourues d'accélération sismiques. Le groupe s'amuse à explorer à la va-vite toutes les ficelles et les possibilités du studio, auxquelles assurément sa carrière la confrontera. Peinant pour l'heure à installer une cohérence convaincante sur la durée de l'album, Muse propose des fragments inégaux quelquefois pénibles pour les portes ouvertes qu'ils enfoncent ("Hyper Music") et fournit souvent aussi, comme sur



"Plug In Baby" et son riff entortillé, des morceaux qui griffent et secouent, balayent sans aucun mal les moindres scrupules. Ayant encore gagné en fièvre et en puissance, Muse fonce bille en tête vers un avenir de plus en plus intrigant au vu d'orchestrations sournoises qui laissent augurer un futur raffiné et plus électronique. Il est raisonnable de penser que dès le prochain album, les guitares offriront leur consentement aux machines qui déjà leur font de l'œil et de la cuisse en attendant leur heure. Force motrice de l'album, la voix de Matthew Bellamy est passablement malmenée. Elle est si serpentine qu'elle parvient à faire oublier une production infiniment compassée, et à donner à ce disque trouble et déloyal des allures de volcan.

XAVIER CHEZLEPRETTE



NOIR DÉSIR

"Des Visages Des Figures"

BARCLAY UNIVERSAL

Le nouvel album des Noir Désir est déconcertant mais comment pourrait-il en aller autrement avec un groupe dont les capacités de renouvellement expliquent succès et longévité ? La première approche se fait en douceur : "L'Enfant Roi" impose sa mélodie envoûtante au rythme des percussions, bien représentatif d'une volonté constante de creuser les atmosphères et développer les ambiances. "Le Grand Incendie" fait une flambée de blues-rock distordu, en affirmant l'importance des claviers et des machines, témoins d'une transformation au niveau du son. "Le Vent Nous Portera" distille son charme entêtant en conduisant le groupe vers un univers nostalgique à la Manu Chao (d'ailleurs présent à la guitare), "Des Armes" (adaptation d'un texte de Léo Ferré) tente de renouer avec la majesté des collaborations du poète anar et du groupe Zoo. "L'Appartement" oppose en un contraste réussi une rythmique lourde et la suavité de la voix de Bertrand. Après "Des Visages Des Figures", longue ballade aux arrangements raffinés, "Son Style 1" intervient comme l'électrochoc salutaire : ce brûlot résolument garage est une réussite absolue grâce à sa concision dans l'urgence (2'08) et son refrain irrésistible qui réjouira les nostalgiques de la période "Tostaky", tout comme "I'm Lost"



à un degré moindre. Pour le reste, les Noir Désir ralentissent le tempo, privilégient ballade, chansons, textes et son, et assument librement leur envie d'expérimentations et d'ouvertures tous azimuts comme le souligne le dernier titre, une demi-heure de délire free et déclamatoire sous la houlette inspirée de Brigitte Fontaine.

